

**Messe radio depuis l'église Saint-Jean-Berchmans
à Etterbeek
(Diocèse de Malines-Bruxelles)**

Dimanche 18 mai 2025

5^e dimanche de Pâques C

Lectures: Ac 14, 21b-27- Ps 144 - Ap 21, 1-5a - Jn 13, 31-33a.34-35

Frères et Sœurs,

« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »
(Jean 13,34)

Nous avons là, en quelque sorte, le testament ultime de Jésus. Nous sommes le soir de la Pâque. Le Christ vient de laver les pieds de ses disciples et des convives qui sont réunis autour de lui --- Marie- Madeleine peut-être, et quelques autres... Jean ne le raconte pas mais les Synoptiques nous disent que c'est là, aussi, que Jésus institue les gestes de l'Eucharistie : rompre et partager le pain, partager le vin ---ce que nous allons faire, tous ensemble, dans un instant, ici même. Jésus sait, fût-ce confusément, que l'aventure dans laquelle il s'est embarqué avec ses "amis" (Jn 15,15) risque de très mal se terminer. Que c'est probablement la dernière fois qu'ils mangent paisiblement ensemble. Alors, il leur livre son secret, son testament :

« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

A dire vrai, l'invitation à aimer son prochain n'est pas nouvelle. On la trouve déjà dans le Premier Testament. Par exemple, elle est explicitement formulée dans la Torah, au livre du Lévitique :

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis le Seigneur. » (Lévitique 19,18)

Ici, on pourrait croire que, pour l'auteur du Lévitique, mon prochain, ce sont avant tout les membres du peuple hébreu. Mais le Lévitique corrige cela quelques versets plus loin :

« Vous aimerez l'étranger comme vous-mêmes, car vous avez été étrangers en Égypte. » (Lv 19,34)

Dès la Torah, par conséquent, celui qui veut vivre selon les commandements de Dieu est invité à aimer l'étranger qui est sur sa terre, comme lui-même. Ceux qui, aujourd'hui, commettent des massacres de civils sur la bande de Gaza et affament les deux millions de Gazaouis qui ne sont pas déjà morts sous les bombes pourraient s'en souvenir : quand bien même ils estimeraient que la Palestine est leur terre et que les Gazaouis sont des étrangers, ils n'en ont pas moins de le devoir, et le devoir divin, de les aimer comme ils s'aiment eux-mêmes.

De la même manière, le vice-président des Etats-Unis, J. D. Vance, qui est catholique, a cru bon, il y a quelques mois, d'expliquer que le christianisme nous invite d'abord à aimer notre famille, puis nos proches, puis les autres. Dans cet ordre. Et c'est le cardinal Prevost, notre futur Pape Léon XIV, qui lui a répondu "non". L'Evangile ne nous invite pas à aimer selon une hiérarchie de proximité. L'amour dont il est question, ici, n'est pas d'ordre tribal : ce ne sont pas d'abord les membres de ma tribu ---quelle qu'en soit la définition : religieuse, ethnique, sociale, culturelle, sexuelle --- que je suis invité à aimer, mais tous.

La célèbre parabole du Bon Samaritain (Lc 10, 25–37), dans l'Evangile de Luc, a répondu à cette question : "qui est mon prochain ?" Est-ce que les Marocains musulmans qui vivent dans Bruxelles sont mes prochains ? Est-ce que les migrants qui débarquent chez nous pour fuir les massacres de leur pays ou la misère ou la persécution religieuse sont aussi mes prochains ? Est-ce que les sans-abris qui tentent de survivre dans les couloirs du métro bruxellois sont aussi mes prochains ? Où s'arrête la frontière au-delà de laquelle je suis dispensé d'aimer l'autre comme moi-même ? En racontant la parabole du Bon Samaritain, au fond, la réponse du Christ a été celle-ci : il n'y a pas de frontière. La question à poser n'est pas : "qui est mon prochain ?" qui, en vertu de je-ne-sais quel critère, m'autoriserait à considérer tous les autres comme des lointains, que je pourrais me dispenser d'aimer. La question devient : "de qui suis-je prêt à me faire le prochain ?" (Lc 10,36)

Ce qui est nouveau, dans la parole du Christ, ce soir de Pâque, se trouve dans la fin de la phrase : "aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés." Car, au fond, vous et moi, nous ne savons pas bien ce que cela signifie : aimer, aimer l'autre comme soi-même. L'enjeu n'est pas une effusion de bons sentiments ou bien le feu de la passion amoureuse. Aimer, c'est très concret. C'est un défi quotidien. Et c'est du Christ que nous pouvons apprendre à le vivre. Lui-même explicite quelque peu ce que cela signifie, pour lui, dans les Evangiles de Matthieu et de Luc, à travers ce que l'on a pris l'habitude d'appeler la Règle d'Or :

« Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : voilà la Loi et les Prophètes. » (Matthieu 7,12, voir aussi Luc 6,31)

Pour mettre mon désir (« tout ce que je veux...») au service du désir d'autrui (« faites-le pour eux...»), cela suppose d'entrer dans une expérience spirituelle profonde : apprendre à me mettre à la place de l'autre, sans quitter la mienne¹. Apprendre à mettre mes pieds dans les sandales de l'autre sans quitter mes chaussures. Il n'y a pas de vie de famille sans cela. Les parents le savent bien : ils sont convoqués par leurs enfants à l'exercice de se mettre un peu à leur place pour comprendre pourquoi leurs enfants réagissent de telle ou telle manière. Et inversement, beaucoup d'enfants tentent aussi, de temps en temps, de se mettre à la place de leurs parents pour comprendre pourquoi ils leur disent ceci ou leur interdisent cela. Il n'y a pas de vie de communauté religieuse, non plus, sans cette expérience, je vous assure ! Et pas seulement pour le ou la supérieur(e), qui doit prendre soin des membres de sa communauté, mais pour chacun d'entre eux. Il n'y a pas non plus de démocratie sans cette expérience : comprendre pourquoi mon adversaire politique pense ce qu'il pense et promeut tel type de société ? Sans cet effort de questionnement, le débat démocratique se réduit à des calculs sordides et des échanges d'insultes comme c'est actuellement le cas dans certaines assemblées nationales, en Europe.

Enfin, la synodalité dans l'Eglise ne dit pas autre chose, me semble-t-il.

C'est à cet endroit, je crois, que vient raisonner la très belle page de l'Apocalypse que nous avons entendue. Un jour viendra où le mal sera éradiqué. Il n'y aura plus de mort. Nous vivrons dans la Jérusalem céleste,

avec Dieu (Apocalypse 21, 2 - 22, 2). Rappelez-vous : une ville-jardin, qui conjugue donc la ville et la nature ; au milieu de laquelle coulera un fleuve, sur les berges duquel il y aura l'arbre de vie (dont les feuilles auront des vertus thérapeutiques) et où des arbres fruitiers donneront des fruits en abondance toute l'année. Elle vient répondre à une question lancinante qui est posée tout au long du dernier livre de la Bible : «jusques à quand ?». C'est celle qui est jetée, comme un cri, dans l'Apocalypse :

« Ils crièrent d'une voix forte : «Jusques à quand, Maître saint et véritable, tarderas-tu à faire justice et à venger notre sang sur les habitants de la terre ?» (Ap 6,10)

Combien de temps dureront encore les massacres ? Les injustices ? Les bombardements russes sur les civils ukrainiens ? Les souffrances du peuple iranien, tenu en otage par la coalition des Mollahs ? La guerre civile au Soudan ? L'indifférence de certaines sociétés à l'égard du désastre climatique qui se déploie en ce moment-même sur la planète ? Les souffrances de tel ami, enfermé dans la psychose ? L'Apocalypse nous répond : un jour, cela prendra fin. Et bien sûr, nous sommes tentés de répondre : Quand ? Vite ! C'est insupportable !

C'est vrai que c'est insupportable. A dire vrai, la question du «jusques à quand» traverse toute la Bible. Déjà, le psalmiste demandait :

« Jusques à quand, Dieu, l'adversaire blasphémera-t-il ? » (Ps 74(73),10)

et

« Jusques à quand les méchants, Seigneur, triompheront-ils ? » (Ps 94(93),3)

Ou encore :

« Jusques à quand, Seigneur, m'oublieras-tu sans cesse ? Jusques à quand me cacheras-tu ta face ? Jusques à quand aurai-je l'âme en peine [...] ? » (Ps 13(12),2-3)

Les prophètes, eux aussi, ont interpellé Dieu dans des termes similaires. Ainsi Habacuc demande-t-il : « Jusques à quand, Seigneur, appellerai-je à l'aide sans que tu entendes ? »(Hab 1,2)

Question qui inquiète jusqu'à notre foi la plus profonde en Dieu, sauveur et maître de l'histoire. C'est ici qu'il faut, je crois, se souvenir d'une autre parabole : celle du bon grain et de l'ivraie (Matthieu 13,24-43). « Le Royaume des cieux est comparable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ... » La semence initiale était bonne. Contre tous les vents mauvais qui soufflent aujourd'hui, il faut le redire : nous croyons, nous, que la création est fondamentalement bonne. Mais voilà... les mauvaises herbes et le bon grain sont inextricablement mêlés dans l'épaisseur trouble de l'histoire (comme la Civitas Terrena et la Civitas Dei de Saint Augustin). Jésus nous encourage à résister à la tentation de vouloir faire advenir par nous-mêmes la fin des temps. D'imposer aux autres la transparence absolue dans le clair-obscur de l'histoire. C'était le projet --- littéralement apocalyptique--- du Troisième Reich : die Endlösung, La « solution finale ». Eliminer définitivement le peuple juif. C'était aussi le projet du génocide des Tutsis : le Hutu power prétendait en finir une fois pour toutes avec ce qu'il considérait être le mal absolu. Toutes les fois que nous ambitionnons de faire advenir la « fin » de l'histoire, nous provoquons des catastrophes encore plus atroces, qui ne font que redoubler la clameur des pauvres et de la Terre (Pape François) : « Jusques à quand ? »

Tout cela n'a rien à voir avec la voie chrétienne. Le soir de Pâque, le Christ a lavé les pieds de ses amis mais aussi de Pierre et de Judas. Il y a comme une réserve eschatologique : il ne nous appartient pas de connaître le temps et l'heure fixés par le Père dans sa souveraineté (Actes 1,7). Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'il

faillie renoncer à s'engager pour le Règne au sein « des réalités avant-dernières » (Dietrich Bonhoeffer²) qui sont les nôtres. C'est bien pour cela que Jésus va mourir. C'est pour cela aussi que Bonhoeffer a été pendu en avril 1945 dans le camp de Flössenburg. La voie que dessine le Fils, c'est celle-ci : celle de femmes et d'hommes qui s'engagent pour le Royaume et sa justice (Matthieu 6,33), sans prétendre faire advenir la fin des temps par eux-mêmes. Même le Fils n'y a pas prétendu. S'engager, donc, mais avec la patience de l'amour qui sait qu'in fine, c'est Dieu qui fera toute chose nouvelle. Et séchera toute larme sur nos visages.

Amen.

P. Gaël Giraud sj

**Si vous souhaitez nous aider, vous pouvez verser vos dons à:
"Messes Radio": Compte n° BE54 7320 1579 6297 - BIC CREGBEBB.
Nous vous remercions, par avance, de votre générosité.**